

Freud, *Malaise dans la culture*

Penchant à l'agression et pulsion de mort.

Freud n'est pas à proprement parler un philosophe, c'est un médecin, un psychiatre, qui a élaboré une nouvelle théorie et une nouvelle thérapie pour soigner ses patients qui s'appelle la psychanalyse, et qui a pour hypothèse de départ que la conscience n'est pas la même chose que le psychisme. Il y a toute une partie de notre psychisme qui est inconsciente. C'est dans ce cadre qu'il est amené à se demander si cet inconscient ne contient pas un penchant à l'agression, une pulsion de mort, c'est-à-dire quelque chose qui nous pousse à la violence, et qui expliquerait de manière psychologique l'existence de la violence chez l'homme.

Freud part d'un constat sur la réalité qu'on dénie volontiers, dit-il. Dénier, c'est nier, mais c'est surtout être dans le déni, c'est-à-dire qu'on refuse de voir la réalité en face, on se la masque à nous-mêmes parce qu'elle nous dérange. Cette réalité dérangeante, c'est que l'homme n'est pas un être doux et avide d'amour, c'est-à-dire un être non-violent, qui aurait envie d'aimer les autres et d'être aimé des autres. C'est une conception idyllique de l'homme, une conception naïve où l'homme est bon par nature. C'est la conception de l'homme développée par Rousseau au 18^{ème} siècle, qui s'oppose au *homo homini lupus* de Hobbes. L'homme est naturellement bon et doux, mais il est corrompu par la vie en société, par le goût des richesses et la volonté d'être meilleur que les autres. Dans cette vision que Freud juge naïve, la nature est bonne, c'est la société qui est mauvaise.

Comme dit Freud, on ne pourrait pas nier que l'homme est capable de violence, mais alors cette violence naturelle serait seulement défensive, car il en prendrait aucun plaisir à exercer la violence en agressant les autres. Quand on est attaqué, on a des gestes spontanés, des réflexes de défense. La violence naturelle serait de ce type, un simple réflexe de défense, mais l'homme n'aimerait pas exercer la violence.

Contre cette idée, Freud affirme que parmi les pulsions qui sont données naturellement à l'homme, il y a une part puissante de penchant à l'agression.

Il faut d'abord comprendre ce qu'est une pulsion. Une pulsion ce n'est pas quelque chose qu'on choisit, c'est quelque chose de naturel, qui est donné naturellement, et ce n'est pas un produit de l'éducation et de la société. La faim est un exemple de pulsion. La sexualité aussi. On parle d'ailleurs couramment de « pulsion sexuelle » pour penser la sexualité. « Pulsion » est la traduction du terme allemand *Trieb*, qui vient du verbe *treiben*, qui signifie « pousser ». Donc, une pulsion, c'est une poussée que je ressens en moi. Et c'est une poussée, car elle va me pousser à quelque chose, me pousser à accomplir certaines actions. Par exemple, la faim est une pulsion car elle me pousse à manger. La pulsion, on va la ressentir sous forme d'excitations dans certaines parties du corps. Tant que la pulsion n'est pas assouvie, les excitations perdurent, et même s'accroissent, augmentent, et si les excitations sont agréables au début, elles deviennent de plus en plus désagréables, c'est-à-dire qu'on ressent de la frustration. Pensez à la faim qui croît.

La pulsion, elle est évidemment liée au corps, mais c'est du psychisme, nous dit Freud. C'est une énergie psychique qui nous pousse à agir. La faim nous pousse à manger. De même, si on me chatouille, je ressens une excitation qui est de plus en plus intense, de plus en plus insupportable, la pulsion est une énergie qui a besoin de se décharger en étant assouvie, et là la pulsion me pousse à me protéger. Si cela me gratte quelque part, la pulsion me pousse à me gratter. Et ce qu'on remarque, c'est que quand on assouvit la pulsion, on ressent une sensation de plaisir. Manger quand on a faim, c'est agréable, se gratter là où ça nous démange aussi.

Définition de la pulsion : poussée venue de l'intérieur du psychisme amenant le sujet à accomplir certaines actions pour se débarrasser de certains types d'excitations.

Cette théorie des pulsions va avec l'hypothèse de l'inconscient. L'idée de Freud est que le réservoir d'énergie psychique, là où il y a toutes nos pulsions, c'est ce qu'il appelle le ça, et c'est une instance psychique inconsciente.

Or, cette théorie des pulsions va permettre de rendre compte du fait que l'homme n'est pas bon, n'est pas doux par nature, parce que dans ce réservoir de pulsions, il y a naturellement quelque chose qui le pousse à l'agression, donc à la violence. Freud parle de « penchant à l'agression ». C'est quoi un penchant ? C'est un goût pour quelque chose. L'alcoolique a un penchant pour la boisson, il a un goût pour cela dont il n'arrive pas à se défaire il n'y peut rien. Il y a l'idée que cela penche en faveur de quelque chose. En français, on parle aussi d'inclination, où il y a l'idée que ça incline, que ça penche. L'homme a donc un goût pour l'agression, pour la violence, il aime cela. Il n'est donc pas doux du tout.

Freud ajoute qu'à cause de cela, autrui n'est pas seulement pour l'homme naturellement un auxiliaire, c'est-à-dire quelqu'un qui va m'aider à satisfaire ma pulsion, par exemple en me permettant de manger si j'ai faim, il n'est pas seulement un objet sexuel, c'est-à-dire celui qui va me permettre de satisfaire ma pulsion sexuelle. Si j'ai un penchant à l'agression, alors je vais faire du mal à autrui car cela me fait du bien, cela me fait plaisir. Parmi mes pulsions naturelles, j'ai cette poussée qui me pousse à faire du mal à autrui, et qui a besoin de se décharger sous la forme d'actions violentes. Et être violent, ça défoule, ça fait du bien, on y prend plaisir. Tout comme cela fait du bien de manger quand on a faim, ou d'avoir un rapport sexuel quand on éprouve une pulsion sexuelle, et bien cela fait du bien d'être violent avec autrui quand on ressent le penchant à l'agression. Si quelqu'un m'énerve, a un comportement qui me déplaît, se met à bavarder pendant mon cours, la moutarde me monte au nez, comme on dit, je ressens une excitation qui va devenir de plus en plus désagréable, je suis frustré, parce que j'ai besoin de décharger mon agressivité. Et je vais me mettre à lui hurler dessus, et pourquoi pas à l'humilier devant tout le monde, et puis à le gifler aussi. Et cela défoule, ça fait du bien, ensuite je me sens beaucoup mieux, je suis calme, exactement comme le fait de se sentir bien et détendu après un bon repas ou après avoir fait l'amour.

Freud nous dit que c'est cela la vraie raison de toutes les violences qu'on fait subir aux autres. Il fait une sorte de liste : exploiter sans dédommagement sa force de travail, c'est-à-dire l'esclavage ; l'utiliser sexuellement sans son consentement, c'est-à-dire le viol ; s'emparer de son bien, c'est le vol ; l'humilier, le faire souffrir, le martyriser, c'est la torture physique ou psychologique ; le tuer, c'est meurtre et l'assassinat.

Et Freud reprend le proverbe de Plaute que citait Hobbes : *Homo homini lupus*. L'homme est naturellement violent avec l'autre homme. Et pour fonder cette affirmation, il s'appuie sur le témoignage de la vie individuelle de chacun, mais aussi de l'Histoire, ce qui est intéressant sur le rapport entre Histoire et violence : l'histoire est une histoire de la violence, ce n'est rien d'autre qu'une longue suite de guerres, de coup d'Etat, de révolutions, de massacres.

Résumons l'Histoire : il y a différents empires qui se font la guerre dans l'Antiquité, l'empire égyptien, puis Assyriens et les Babyloniens, puis les Perses. Les Grecs se battent entre eux puis résistent aux Perses lors des guerres Médiques. Puis la Macédoine envahit la Grèce et c'est l'empire d'Alexandre le Grand, qui envahit le monde jusqu'en Inde. Puis Rome détruit Carthage lors des guerres puniques. Ensuite, Rome envahit tout le monde. Puis l'empire romain est scindé en deux. L'empire romain d'Occident est envahi par les Francs et puis le saint empire germanique est divisé en trois après la mort de Charlemagne. Bien plus tard, l'empire byzantin commence à être envahi par les Arabes. Puis, il y a les Croisades. Puis les Turcs prennent Istanbul et c'est la fin de l'empire byzantin. Et puis il y a les guerres entre royaumes européens, comme la guerre de cent ans. Ensuite, de multiples guerres aux 16^{ème} et 17^{ème} siècle, par lesquels les royaumes étendent leurs frontières. Au 19^{ème}, les guerres de l'empire napoléonien. Au 20^{ème}, la première guerre mondiale, puis la

deuxième, puis la guerre froide, et de nos jours des conflits régionaux réguliers. Bilan : l'histoire, c'est de la violence.

L'Histoire est une expérience qui doit nous conforter dans l'affirmation selon laquelle l'homme a naturellement un penchant à l'agression.

Mais à cette thèse, il y a une objection possible, dans la phrase suivante, c'est la nature instrumentale de la violence, c'est-à-dire que la violence est un moyen qui est utilisé en vue d'une fin. On pourrait atteindre une fin par la violence, par exemple voler pour avoir de l'argent, mais on pourrait l'avoir par « des moyens plus doux », comme travailler pour toucher un salaire.

Et puis il y a l'idée que l'agression attend une provocation, on n'agresse pas comme ça, par penchant, pour se faire plaisir.

La réponse de Freud est simple : c'est de ce côté-là qu'est la culture, l'effet de la vie en société, l'éducation. Il y a des forces psychiques qui s'opposent à notre penchant à l'agression et qui la réfrènt. La culture, l'éducation, la morale, luttent contre notre penchant à la violence, donc on va nous proposer des moyens plus doux d'obtenir ce qu'on veut, et on ne va agresser qu'en cas de provocation, c'est-à-dire si on est agressé, et là on dira que c'est de la légitime défense.

Simplement, c'est cela qui n'est pas naturel, c'est un produit de la culture, et quand les forces psychiques qui s'opposent à notre penchant à l'agression tombent, alors ce penchant va se manifester, et la violence va être spontanée, c'est-à-dire qu'elle se déchaîne sans raison, pas en réponse à une provocation et pas comme un moyen d'obtenir quelque chose. Quelle est cette situation où les forces psychiques de la culture tombent ? La situation où c'est le plus évident, c'est la guerre, et justement l'Histoire et une longue histoire de guerre.

D'où les exemples qui sont donnés par Freud : les grandes invasions par les barbares, les croisades, la première guerre mondiale. Le texte date de 1930, seulement 22 ans après la fin de cette guerre, donc il y a des vétérans partout, tout le monde se souvient des horreurs de la guerre.

Ce penchant à l'agression, nous pouvons le sentir en nous-mêmes, dit Freud, c'est l'expérience de l'irritation, de la frustration, de l'énervement, dont on a parlé plus haut, où on se sent poussé à hurler, à frapper, à être violent, et où on sent que cela nous ferait du bien. Pour Freud, si je le sens en moi, j'ai raison de présupposer qu'autrui doit avoir le même que moi. C'est manifestement un penchant universel. Celui qui dirait qu'il n'a jamais ressenti ce penchant serait de mauvaise foi. Il voudrait se faire passer pour un saint. Il suffit de repenser à notre jeune enfance pour se souvenir du plaisir que nous prenions à détruire nos châteaux de sable sur la plage pour voir que ce penchant est en nous depuis notre naissance.

Donc ce penchant naturel à l'agression, c'est-à-dire à la violence, c'est cela qui explique que la culture, donc la vie en société, hors de l'état de nature dont parlait Hobbes, va devoir faire beaucoup d'efforts pour contenir la violence. On voit que Freud va plus loin que Hobbes. Il ne dit pas que la violence est rationnelle et le produit de passions comme la méfiance, la peur ou l'honneur. Car si c'est un calcul rationnel, en entrant en société, on pourra décider de renoncer à la violence, parce que c'est l'intérêt de notre société de ne plus être violent. Mais là, si nous avons un penchant naturel à la violence, alors il est impossible à faire disparaître, et même en vivant en société, avec une morale, une éducation, une police, des tribunaux, des prisons, ce penchant va toujours continuer à nous pousser à être violents.

C'est ce qu'on appelle une pensée pessimiste. Une pensée qui dit que l'homme est bon par nature mais que c'est la société qui le rend mauvais, comme celle de Rousseau, est plutôt optimiste, car si on change la société eh bien on peut espérer rendre l'homme meilleur. Ce genre de pensée dira que les délinquants et les criminels ont été rendus mauvais par la pauvreté, ou bien une enfance malheureuse, mais on peut les changer, ils ne sont pas mauvais naturellement. Freud s'oppose

catégoriquement à cela. La nature de l'homme, c'est le penchant à l'agression, et on n'y changera rien. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas lutter contre la violence, et qu'il faut accepter la délinquance et la criminalité, mais ça veut dire que la culture, la société, ici c'est pareil, vont déployer des efforts énormes pour empêcher notre penchant à la violence de s'exprimer. Car cette violence menace de ruine la société, menace d'instaurer cet état de nature dont parlait Hobbes. D'où l'affirmation pessimiste décisive : « Par suite de cette hostilité primaire des hommes les uns envers les autres, la société culturelle est sans cesse menacée de ruine ».

On pourrait penser que la communauté de travail, c'est-à-dire le faire de vivre ensemble pour produire des richesses matérielles, cela suffise pour nous empêcher de nous agresser. Hobbes disait bien que l'état de nature est un état de misère totale. Si on renonce à la violence, on travaille ensemble, on va s'enrichir, et tout à le monde a à y gagner. C'est un calcul rationnel. Mais Freud nous dit que cet intérêt général ne suffit pas à maintenir la cohésion de la société. Les pulsions sont plus fortes que les intérêts rationnels. Les pulsions sont plus fortes que notre raison. Il y a en nous ce fond pulsionnel animal et la raison ne peut pas l'éliminer, il est toujours là.

Donc, la culture va mettre en œuvre des méthodes pour que les hommes ne s'agressent pas, et même si le mot n'est pas écrit ici, il s'agit en fait de la morale, acquise par l'éducation, mais aussi de la religion. On va valoriser le fait d'aimer les autres. C'est un amour réfréné dans sa visée, parce que pour Freud l'amour vient de la pulsion sexuelle. La visée naturelle de cette pulsion, c'est l'accouplement. Mais la culture va couper cette pulsion de cette visée pour en faire un amour non-sexuel, et ça donnera l'amour de nos parents, de nos enfants, de nos voisins, de nos amis, etc.

Cela aboutit au commandement moral qui est le plus haut : aimer son prochain comme soi-même. C'est biblique, cela vient de l'Ancien testament, et on le retrouve dans le Nouveau testament. Qu'est-ce qui justifie d'exiger ça des hommes ? Eh bien c'est parce que « rien n'est plus contraire à la nature humaine originelle ». L'argument est fort. Si l'homme était bon par nature, si c'était conforme à sa nature d'aimer son prochain comme lui-même, eh bien la culture n'aurait pas besoin de créer un commandement moral pour lui dire d'aimer son prochain comme lui-même, il le ferait naturellement, spontanément. Il y a le commandement moral de l'amour parce que ce qui est naturel, c'est le penchant à l'agression.

Mais est-ce que cela fonctionne ? Est-ce que la culture, par l'éducation, la morale, la religion, a vraiment réussi à contenir ce penchant à l'agression et à rendre les hommes meilleurs ? C'est là qu'il y a un pessimisme freudien : « cette aspiration de la culture n'a pas atteint grand-chose jusqu'ici ».

C'est vrai que « les débordements les plus grossiers de la violence brutale » sont contenus, à savoir la violence physique sous la forme du viol, de la torture, de l'assassinat. La méthode pour contenir ces violences, c'est la violence. La société exerce la violence sur les criminels : on arrive à vaincre la violence par la violence. Cette violence pour vaincre la violence, c'est la violence de la police et de la justice, c'est le fait d'abattre un terroriste, comme on l'a vu ces dernières années, c'est le fait de condamner à mort les criminels dans les pays où la peine de mort existe encore, ce qui est le cas un peu partout en 1930, quand Freud écrit son texte, et c'est surtout la prison, qui est la forme de violence qu'on trouve dans tous les pays du monde. Ici, ce n'est plus la morale et la religion qui sont visés par Freud, c'est le droit, la loi.

Si on arrive par la violence à contenir la violence criminelle la plus brutale, on pourrait se dire que Freud a tort de dire que la culture n'a pas réussi à grand-chose jusque là. En fait, la suite répond à cette objection : la culture n'a pas réussi à rendre l'homme meilleur, car en réalité le penchant à l'agression, s'il ne peut que difficilement se soulager sous forme de viol ou de meurtre, va trouver d'autres formes de violences bien plus insidieuses : « la loi ne saurait avoir de prise sur les manifestations les plus prudentes et les plus fines de l'agression humaine ». Il y a des formes de violence prudentes et fines, qui ne sont pas illégales. Et là on va pouvoir être agressif. Cela consiste tout simplement dans toutes les méchancetés que se font les êtres humains entre eux. Les gens se haïssent, se font des sales coups dans le dos, disent du mal les uns des autres, couchent avec la femme du meilleur ami, prennent le poste que l'autre voulait avoir dans l'entreprise, on conduit n'importe comment en insultant celui qui ne démarre pas assez vite au feu rouge, et puis vont exercer différentes formes de harcèlement, on peut penser au harcèlement scolaire, c'est exactement ça. On trouve un bouc émissaire sur lequel passer sa pulsion d'agression parce qu'il est différent des autres, il est plus gros ou plus intelligent. Le texte de Freud renvoie à ce genre de violences quotidiennes très concrètes. C'est ce qu'il appelle « la malveillance ». Les humains ne sont pas bienveillants, il ne se veulent pas du bien.

D'où une désillusion : nous avons placés des attentes illusoire en nos semblables, dans notre jeunesse, et en devenant adulte nous comprenons que ce n'était qu'une illusion. La malveillance est partout, chacun est seul dans la vie pour s'en sortir, on ne peut compter que sur soi-même.

On pourrait vouloir répondre à Freud que la querelle et la compétition, c'est une excellente chose, car c'est cela qui pousse chacun à faire mieux que les autres, à se dépasser, et ça on y a tout intérêt. C'est le principe de la concurrence. Cette idée, on la trouve en économie chez Adam Smith, c'est la théorie de la main invisible du marché. Chaque travailleur est égoïste, défend uniquement son intérêt, mais ce faisant il va faire du bon travail, on va tous être gagnant. C'est aussi la thèse de « l'insociable sociabilité » de Kant. La nature a poussé les hommes à l'antagonisme, à la lutte entre eux, mais paradoxalement cela aboutit à une société bien organisée et surtout une société qui progresse, car une société sans compétition resterait au stade de culture de la préhistoire, il n'y aurait pas de progrès. Kant fait donc un éloge de l'antagonisme, du conflit violent entre les hommes ! L'antagonisme est le vrai moteur de l'Histoire et il faut en faire l'éloge. Freud ne dit pas le contraire, c'est bien qu'il y ait de la compétition, mais il pourrait y avoir compétition sans hostilité, sans méchanceté. En fait, la compétition, c'est un prétexte pour nous défouler sur les autres en toute bonne conscience. On écrase les autres et on en jouit.

On peut répondre à Freud qu'alors c'est la société qui est mauvaise, pas les hommes naturellement, et qu'il faut changer la société pour changer l'homme. C'est le projet des communistes et des socialistes. C'est pourquoi Freud évoque le communisme dans le par. suivant. L'idée des communistes, c'est-à-dire d'abord Marx et Engels, au 19^{ème}, c'est que l'homme est bon, il est bien disposé à l'égard de son prochain, mais c'est la propriété privée qui a corrompu sa nature. En fait, cette phrase ne renvoie pas directement aux communistes, mais à leur ancêtre Rousseau. La théorie de l'homme bon par nature, qui s'oppose à Hobbes, c'est Rousseau, dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de 1754. Pour Rousseau, Hobbes a pris l'homme éduqué par la culture et l'a placé dans la nature. Mais alors il n'a pas compris comment est l'homme naturel, avant la culture. Et c'est pour cela qu'il a conclu que l'homme est un loup pour l'homme. Les causes de la violence sont la querelle pour les biens, la méfiance envers les autres et la fierté. Mais Rousseau dit que l'homme naturel ne connaît pas ses sentiments, il n'a pas l'appétit des richesses et du pouvoir, il ne se méfie pas des autres et il n'a pas de fierté. Donc, Rousseau dresse au contraire le portrait d'un homme doux par nature. Cela a donné le mythe du bon sauvage, chez les philosophes de Lumières, c'est-à-dire d'un homme qui n'a pas encore été perverti par la société. Et c'est la société qui a poussé les hommes à se haïr et à se faire du mal, pas

leur nature ! Cf. l'extrait du *Discours*. Il fait une énumération de toutes ces horreurs qui ont pour cause la société, et plus précisément l'échange des biens matériels, c'est-à-dire l'économie. Mais l'économie est fondée sur la propriété privée, le fait que tel terrain appartient à untel, telle maison à tel autre. C'est cela l'origine de l'inégalité parmi les hommes et la cause et l'origine de la violence dans l'histoire. Cf. deuxième extrait. Rousseau est un philosophe des Lumières, et ces philosophes pensent qu'on ne peut pas revenir en arrière, donc il ne s'agit pas pour lui d'abolir la propriété privée.

Les communistes, Marx et Engels les premiers, partent des mêmes présupposés que Rousseau. L'homme est bon par nature, c'est la société qui l'a rendu mauvais à cause de l'instauration de la propriété privée. Ils en tirent la conséquence radicale : pour mettre fin à la violence que nous constatons dans la société, il faut abolir la propriété privée. Il ne s'agit pas d'abolir la société et de revenir à l'état de nature, car de toute façon il n'a jamais existé. Il s'agit de modifier la société pour rendre l'homme meilleur, forger un homme nouveau. Le communisme, c'est passer d'une propriété privée à une propriété commune, collective, publique. Les fruits de l'économie sont mis en commun et répartis selon les besoins de chacun. Donc, plus de luttes entre les hommes, plus de jalousies parce qu'un tel est riche, plus besoin d'aller voler parce qu'on est pauvre. Une société égalitaire serait une société débarrassée de la violence. C'est cela, la société communiste. Le raisonnement communiste est tout à fait cohérent, il consiste à faire un pas de plus que Rousseau, mais Freud va critiquer cela.

Les communistes pensent avoir trouvé la voie de la délivrance du mal, c'est-à-dire de la violence. Et à l'époque où écrit Freud, ce qu'il dit est très concret, car la révolution russe a 12 ans. Partout en Europe, le communisme est un vrai espoir, et est défendu par beaucoup d'intellectuels et d'artistes, pas seulement par les ouvriers. Il y a les possédants, qui ont le pouvoir de maltraiter les hommes, c'est-à-dire de les exploiter. Ce sont les patrons, ce que Marx appelle la bourgeoisie, les capitalistes. Les exploités doivent se soulever avec hostilité contre l'oppresser, c'est-à-dire faire la révolution pour prendre le pouvoir. Ensuite, on supprime la propriété privée, on met tous les biens en commun, tous les hommes peuvent en jouir. Donc, la malveillance et l'hostilité entre les hommes disparaît. Chacun est satisfait de sa vie, donc on n'a plus aucune raison de considérer autrui comme un ennemi.

On pourrait se demander si le système économique communiste est vraiment viable, mais Freud refuse de faire porter sa critique sur ce point, il n'est pas économiste, ce n'est pas son problème. Sa critique est bien plus forte que ça, elle consiste à dénoncer une illusion dans le principe psychologique d'où il part. Ce principe psychologique, c'est celui de Rousseau : l'homme est bon par nature. Le raisonnement communiste fonctionne si on pense que l'origine de la violence, c'est la propriété privée. Mais Freud dit que c'est faux. La propriété privée, c'est un instrument qui permet à l'homme de trouver du plaisir en exploitant les autres, donc de satisfaire son penchant à l'agression. Mais c'est juste un outil parmi d'autres, et surtout ce n'est pas l'outil pour satisfaire le penchant à l'agression qui a créé le penchant à l'agression. On a aboli la propriété privée, mais on n'a pas aboli le penchant à l'agression, car il est naturel. Freud nous dit qu'à toutes les époques, même quand il n'y avait presque pas de propriété privée, le penchant à l'agression était déjà là. On peut penser à la préhistoire, qui est la période la plus violente qu'ait connue l'humanité. Les paléontologues nous apprennent que les guerres préhistoriques causaient un nombre de mort bien plus important que les nôtres, en proportion de la population terrestre totale. Donc, Freud a raison.

Il fait aussi une autre objection intéressante : en admettant que tous les hommes soient satisfaits par les biens matériels, parce qu'il n'y a plus de pauvreté. Cela ne change rien à l'insatisfaction

sexuelle. La sexualité est une source d'envie, c'est-à-dire de jalousie, une source de haine entre les hommes. Les hommes sont en compétition pour accéder aux femmes les plus belles et ils se haïssent entre eux pour cette raison. Les femmes sont en compétition entre elles pour accéder aux hommes qui sont des partis intéressants. Il n'y a pas suffisamment de princes charmants pour toutes les femmes. Donc même des hommes « par ailleurs placés sur un pied d'égalité » se haïraient quand même, et il y aurait toujours la violence.

Mais on pourrait alors répondre qu'il faut libérer la sexualité des individus, et pas seulement les libérer de la propriété privée. C'est une piste qui a été défendue par ce qu'on a appelé le freudo-marxisme. Ça a inspiré la libération sexuelle des années 60. Freud n'est pas convaincu par cela, ce n'est pas du tout un révolutionnaire. Il répond qu'en fait il faudrait aller jusqu'à éliminer la famille, qui est le noyau de la culture. Freud ne le savait pas, mais c'est ce qu'on fait les khmers rouges au Cambodge, avec le résultat que l'on sait : 2 millions de morts. Mais ce n'est pas le problème pour Freud : quand bien même on détruirait toutes les créations de la culture, le « trait indestructible de la nature humaine » survivrait, et c'est le penchant à l'agression. Vouloir forger un homme nouveau, c'est une illusion.

Mais si le penchant à l'agression est indestructible, que va faire la culture de ce penchant ? Freud nous dit que si les hommes renoncent à satisfaire ce penchant, ils vont se sentir mal, malheureux, frustrés. Alors chaque culture crée des échappatoires, c'est-à-dire en fait des défouloirs, pour décharger sa pulsion sur quelque chose, pour se soulager. C'est le principe du bouc-émissaire. La communauté va se souder autour d'un ennemi commun qu'on va lyncher, qu'on va haïr en commun. Freud donne des exemples assez drôles : le fait que les communautés se raillent entre elles, c'est-à-dire fassent des blagues. On peut penser aux blagues sur les belges, en France. C'est une satisfaction inoffensive du penchant à l'agression. On pourrait penser aussi au sport, où les nations s'affrontent entre elles sans s'entre-tuer. Mais parfois ce principe peut être bien plus violent et conduire aux massacres ou au génocide. Freud donne l'exemple des Juifs, et lui-même est Juif, même s'il n'est pas religieux. Au Moyen-Âge, c'est la religion chrétienne qui domine l'Europe, donc le « aime ton prochain comme toi-même », le commandement d'amour. Mais le penchant à l'agression n'est pas satisfait par un tel principe, il faut un bouc-émissaire contre lequel se liguier : le Juif est la victime idéale. Pendant les grandes pestes, il faut pouvoir crier sa rage, se venger de la peste en trouvant un coupable : on accuse les Juifs d'empoisonner les puits, on les massacre, et on se sent mieux, la société gagne en cohésion. Freud écrit que le rêve germanique de domination universelle se donne l'antisémitisme pour complément. C'est évidemment une allusion au nazisme, qui n'est pourtant pas encore au pouvoir en Allemagne. Mais cela a une raison pour Freud : l'antisémitisme c'est pour la communauté allemande un exutoire pour son penchant à l'agression. Il écrit cela 8 ans avant la Nuit de Cristal, et 11 ans avant le début de la solution finale. Freud expliquerait la Shoah par ce penchant naturel à la violence, s'il avait pu la connaître. Il est mort à Londres en 1939, il a fui l'Autriche après l'Anschluss de 1938.

Freud voit le même problème avec l'URSS. En 1930, on est encore au début du stalinisme, mais les goulags existent déjà. Les soviétiques veulent créer une communauté égalitaire, mais eux aussi trouvent un exutoire au penchant à l'agression en persécutant les bourgeois. Et une fois qu'ils auront fini de les exterminer, qui servira d'exutoire ? La question de Freud est très pertinente : après les bourgeois, ce furent les minorités ethniques, et surtout ce fut le peuple russe lui-même, et même les membres du parti communistes, avec des purges régulières. Freud prévoit à l'avance tous les grands crimes de Staline. C'est tout de même très fort, quand on sait le succès qu'a eu le stalinisme chez bien des intellectuels en Europe, y compris des génies comme Picasso, Eluard, Aragon, Sartre, etc. Il a là une grande lucidité de Freud.

Conclusion de cet extrait : la culture impose des sacrifices, elle nous empêche de satisfaire sans limites nos pulsions sexuelles et notre penchant à l'agression. Le problème, c'est que c'est une source de frustration. Un homme qui n'assouvit pas ses pulsions est un homme qui se sent mal,

qui est malheureux. C'est pour cela que Freud dit que l'homme originel, celui de l'état de nature, se portait sans doute beaucoup mieux, alors que l'homme culturel se sent mal, et c'est là l'origine des pathologies psychologiques que Freud doit soigner en tant que thérapeute. Les animaux assouvissent leurs pulsions sans restriction, et eux n'ont pas besoin d'aller chez le psy.

Mais si l'homme naturel peut jouir sans entrave, il ne peut pas jouir longtemps du bonheur : c'est la mort précoce dont parlait Hobbes. Donc ce qui s'est passé, dit Freud, c'est qu'il a fallu choisir entre le bonheur et la sécurité, et l'homme a choisi la sécurité, il a préféré survivre, et c'est pour cela qu'il vit en société.

Freud va plus loin dans le chapitre suivant, le VI, en remontant du penchant à l'agression à la pulsion de mort. Il écrit que cette idée remonte à son essai de 1920, *Au-delà du principe de plaisir*. Freud a voulu soigner les traumatismes des soldats revenus de la guerre. Il remarque que le traumatisé revit sans cesse son expérience traumatisante dans ses rêves, la nuit. C'est ça la contrainte de répétition dont parle le texte. Ici, le psychisme répète ce qui le traumatise, donc il se fait du mal. Et pourtant le traumatisé n'a pas conscience du mal qu'il se fait, c'est un processus inconscient. Frappé par la contrainte de répétition, Freud l'est aussi par le caractère conservateur de la vie pulsionnelle. Cela veut dire en fait que l'organisme vivant, c'est une certaine organisation. Quand cette organisation est dérangée, cela va créer une pulsion, des excitations désagréables qu'il faut diminuer en satisfaisant la pulsion. Quand la pulsion est satisfaite, l'organisme a retrouvé son organisation, le problème du dérangement a été résolu. Donc, la vie est conservatrice. On le voit bien avec la pulsion qu'est la faim : cela va conserver la vie de l'organisme. Freud définit la pulsion dans cet essai en disant : « la pulsion serait une poussée inhérente à l'organisme vivant vers le rétablissement d'un état antérieur ». Mais l'état ancien qui a été abandonné par l'être vivant à sa naissance, c'est la mort. Donc, en réalité, le caractère conservateur de la vie, c'est qu'elle tend d'elle-même à revenir à son état antérieur qu'est la mort. Freud dit : « le but de toute vie est la mort ». C'est l'idée de pulsion de mort. L'organisme est animé d'une pulsion de mort qui est une poussée à revenir à l'état antérieur qu'est la mort. Donc, il y a dans le vivant une pulsion à maintenir la substance vivante, une pulsion de conservation, par exemple la faim. C'est une pulsion qui pousse à assembler en unités, dit Freud. L'organisme, c'est une unité de plusieurs organes qui fonctionnent ensemble. Mais il y a aussi dans tout organisme une pulsion de mort, une pulsion qui tend à défaire l'unité de l'organisme, pour revenir à l'état originel anorganique.

Freud écrit : « Outre l'Éros, une pulsion de mort ». Il oppose au sein des pulsions Eros et Thanatos, l'amour et la mort.

Il y a les pulsions de conservation, qui sont Eros. Ce sont des pulsions qui tendent à conserver la vie. Il y a d'abord les pulsions d'autoconservation, comme la faim ou la soif, ou la fatigue, qui conservent l'organisme. Et puis les pulsions de conservation de l'espèce, ce sont les pulsions sexuelles. Pourquoi appeler cela Eros ? Parce que les pulsions d'autoconservation, c'est l'amour de soi. Les pulsions sexuelles, c'est l'amour des autres. Freud appelle cet amour « libido ». Mais pour lui, si c'est d'abord sexuel, après la libido se déssexualise en se donnant des objets non-sexuels. Mais à côté des pulsions qui relèvent de l'Eros, il y a la pulsion de mort, la pulsion qui pousse à la destruction. Le phénomène de la vie, c'est le fait que ces deux sortes de pulsions se conjuguent et s'affrontent en permanence en tout organisme, et donc aussi en l'homme.

Mais comment le prouver ? Freud nous dit que les manifestations de l'Eros sont frappantes et bruyantes : nous mangeons, nous nous reproduisons, c'est incontestable. Mais il doit y avoir aussi la pulsion de mort qui est plus cachée, et qui fait tendre l'organisme vers sa mort. Surtout, de même que les pulsions de vie peuvent être tournée vers le moi, et alors c'est l'amour de soi, ou tournée vers le monde, et alors c'est l'amour des objets extérieurs, il en va de même de la pulsion de mort. Quand elle se tourne vers le monde extérieur, elle a pour résultat la pulsion d'agression et de destruction. Et c'est là que nous retrouvons ce penchant à l'agression dont parlait le chap. 5. En fait, la pulsion de mort est conjointe à l'Eros, parce que c'est parce que je m'aime moi-même,

Eros, que je vais détruire des choses à l'extérieur de moi, pulsion de mort, par exemple en chassant des animaux pour les manger. Comme je m'aime moi-même, je décharge ma pulsion de mort vers l'extérieur. Mais ça marche aussi dans l'autre sens : si on limite l'agression extérieur, alors la pulsion va se retourner vers soi, c'est une autodestruction.

L'idée de Freud est que ces deux pulsions vont toujours ensemble et on a du mal à les isoler. Il en voit la preuve dans le sadisme et le masochisme. Ce sont des formes de sexualité qui sont liées à l'agression. Dans le sadisme, on jouit sexuellement de faire mal. Dans le masochisme, on jouit sexuellement d'avoir mal. Freud n'est pas en train de dire que nous sommes tous des sado-maso, mais que ces comportements extrêmes, qui ont toujours existé, sont révélateur de l'alliance entre les deux pulsions.

Simplement, on a du mal à admettre ça, et même Freud reconnaît qu'il a résisté un temps à cette idée. Mais pourquoi refusons-nous cette idée et préférons-nous croire que l'homme est bon par nature ? Pourquoi, il y a « ubiquité de l'agression et de la destruction ». Ubique, cela veut dire être à plusieurs endroits en même temps, et même être partout à la fois. Cela renvoie au constat sur la violence dans l'Histoire, qui est là partout tout le temps. Il y a une première raison, qui est que la pulsion de mort tournée vers soi n'est pas facile à voir. Autant, l'égoïsme des hommes, l'amour de soi est évident, autant la destruction de soi ça l'est bien moins.

La raison que donne Freud : nous sommes de grands enfants, nous n'avons pas envie d'entendre que l'homme a une tendance innée au mal, à la cruauté. La vérité est trop dure à accepter.

Le paragraphe suivant revient sur l'alliage, ou l'étayage, des pulsions. Eros et mort vont ensemble. Il dit que c'est le sadisme qui révèle l'alliance entre les deux. Dans le sadisme, je jouis sexuellement de faire souffrir l'autre. Il ne s'agit pas de dire que nous sommes tous des sadiques, mais il s'agit de comprendre que quand la pulsion de mort se tourne vers l'extérieur et détruit un objet, je vais éprouver une grande satisfaction, cela me fait plaisir, parce que c'est connecté à la jouissance narcissique, c'est-à-dire à l'amour de soi, l'Eros tourné vers le moi. C'est cela l'alliage d'Eros et Thanatos. On a déjà évoqué l'enfant qui jouit de détruire le château de sable, ou de casser ses jouets. Pensons au grand plaisir que nous prenons à massacrer tout le monde en jouant à des jeux vidéos violents. C'est tout à fait cela. Mais ce n'est pas nouveau. C'est le plaisir pris à voir des films violents, à assister à la corrida, ou bien au spectacle des gladiateurs chez les romains.

Mais une fois de plus, c'est liée aussi à l'amour de soi, la destruction de l'autre, parce que comme l'écrit Freud, la pulsion de destruction dirigée vers l'extérieur va permettre au moi la satisfaction de ses besoins vitaux, comme tuer un animal pour le manger, couper un arbre pour faire du feu. Freud voit là l'origine de la domination de la nature par l'homme, donc la technique. Nous exploitons la nature, c'est un rejeton de l'alliage amour de soi-pulsion de destruction.

Dans le par. suivant, Freud revient au problème de la fin du chap 5 : la pulsion de mort est l'obstacle le plus puissant de la culture. La culture fait et la pulsion de mort défait. La culture, elle est du côté d'Eros, elle cherche à rassembler les individus en familles, en tribus, en peuples, en nations, et finalement dans l'unité la plus vaste qui est l'humanité toute entière. Donc, elle rassemble en unité la multiplicité, elle l'organise et la conserve, exactement comme les pulsions d'autoconservation conservent l'unité de l'organisme vivant. Pourquoi il y a la culture ? C'est l'œuvre d'Eros : les foules humaines sont liées entre elles par la libido. C'est le cas de la famille, où les gens s'aiment, sont attachées les unes aux autres. L'amour, la libido déssexualisée, produit un lien affectif qui unit les hommes. Il l'avait déjà dit mais il le répète, les avantages de la communauté du travail, à savoir la production des richesses qui n'existent pas dans l'état de nature, cela ne suffirait pas pour que des hommes vivent ensemble, sinon ils s'entretueraient et ce serait la guerre de chacun contre chacun. Pour qu'il y ait société, il faut un lien entre les hommes, ce que les sociologues de nos jours appellent le lien social, des rapports de solidarité qui font que si je vois un homme qui tombe par terre dans la rue, même si je ne sais pas qui c'est, je vais le voir et

je lui demande s'il va bien, et je l'aide à se relever. Je vois un enfant de deux ans seul dans la rue. Je m'inquiète, je lui demande où sont ses parents, et s'il est perdu je l'amène à la gendarmerie.

Il y a Eros et c'est tant mieux. Sans Eros, il n'y aurait aucune société, il y aurait la guerre de chacun contre chacun. Mais il n'y a pas qu'Eros, il y a la pulsion de mort, tout aussi naturelle. Et le sens de la culture, c'est donc de lutter contre la pulsion de mort pour qu'elle ne détruise pas la société, comme nos pulsions de conservation luttent en nous contre la pulsion de mort pour maintenir vivant notre organisme. C'est le grand combat : pulsion de vie contre pulsion de mort, et la culture c'est ce grand combat de l'espèce humaine. On peut relier ça directement à notre notion : c'est le combat contre la violence.

Le chap. VII va montrer comment procède la culture pour réfréner ce penchant à l'agression dont on connaît maintenant la source pulsionnelle inconsciente. Il y a la violence de la société, police et justice, qui vise à contrer la violence des individus. Mais cela ne suffit pas. Ça, c'est le droit. Bien plus importante est la solution qu'est l'éducation, notion au programme du premier semestre, et donc la morale, car l'éducation est l'acquisition des valeurs morales.

La thèse paradoxale est que la morale procède d'une introjection du penchant à l'agression. Introjection, cela veut dire littéralement « jeter à l'intérieur ». La violence va être intériorisée, elle va trouver à se décharger sur soi, d'une part, mais surtout à l'intérieur de soi. Il va s'agir d'une violence psychologique que l'on va s'infliger à soi-même.

Cela va faire naître une nouvelle instance psychique que Freud appelle le surmoi. Pour Freud, le psychisme a trois instances. Le moi, qui est moi. J'en ai conscience. Le ça, qui est le réservoir d'énergie psychique, qui contient toutes les pulsions, et qui est inconscient. Le rôle du moi est de gérer le ça en trouvant une satisfaction aux pulsions. Quand il satisfait la pulsion, il éprouve du plaisir, c'est le principe de plaisir. Mais il doit tenir compte aussi de la réalité, qui ne lui permet pas toujours de satisfaire ses pulsions, et c'est le principe de réalité. Le ça est une instance naturelle, et animale. Le surmoi, c'est une instance culturelle, on ne l'a pas à la naissance, et l'idée est qu'il apparaît par intériorisation de la pulsion d'agression.

On l'appelle surmoi car il est au-dessus du moi et il le toise, il le juge, il le prend de haut, en le culpabilisant. C'est l'instance de la morale en moi qui va me donner mauvaise conscience, qui va me faire sentir coupable. Quand je me dis à moi-même « je suis coupable », « je suis nul », j'exerce en fait une sorte de cruauté à l'égard de moi-même, je me violence psychologiquement, et c'est cela la pulsion d'agression retournée contre le moi. D'où l'affirmation de Freud selon laquelle l'agressivité que le moi aurait aimé satisfaire sur d'autres individus étrangers, elle va être prise en charge par le surmoi et exercée sur le moi. Le moi est soumis au surmoi, et le surmoi est sévère, il est violent. C'est la conscience morale, la conscience de culpabilité. L'homme se sent coupable et a besoin d'être puni.

Voilà la réponse : la stratégie par laquelle la culture maîtrise le plaisir pris à l'agression, cela consiste à affaiblir l'individu en retournant cette agression contre lui-même. Et c'est la morale qui fait cela. La morale est donc une expression de la pulsion de mort, il y a quelque chose de morbide en elle, elle n'est pas du tout du côté de l'épanouissement de la vie.

L'image qui résume bien la situation, c'est celle de l'armée d'occupation dans une ville conquise. Le surmoi, c'est cela, c'est une instance de surveillance au sein du psychisme, qui surveille ce qui s'y passe et qui punit.

Cela est le produit de l'éducation. L'enfant n'a pas de surmoi à la naissance, et pendant très longtemps il n'en a toujours pas, de sorte qu'il faut l'éduquer. L'instance de surveillance chez l'enfant, qui est au-dessus de lui, qui le juge et le punit, ce sont les parents. Son surmoi est à l'extérieur de lui. La culpabilité, c'est une peur de la perte d'amour, c'est-à-dire la peur que les

parents ne l'aiment plus à cause de la grosse bêtise qu'il a fait. Freud remarque qu'en fait, tout le monde n'a pas de surmoi, et il peut être plus ou moins fort. Chez beaucoup d'adultes, le surmoi n'est pas en eux mais hors d'eux, non pas dans les parents, mais dans la communauté humaine. Là aussi, c'est la peur de la perte d'amour. Ils se disent que s'ils agissent mal, ils vont être exclus du groupe, ce sera « la honte ». C'est cela qui les fait obéir aux règles morales. Donc quand ils savent que l'autorité n'en saura rien, ils commettent le mal sans mauvaise conscience. S'il n'y a personne au feu rouge, ils le grillent. Ils trouvent un porte-feuille par terre, personne ne les a vu le prendre, et ils gardent l'agent qui est dedans au lieu d'aller le rendre au propriétaire. « Personne ne le saura » permet de se sentir moins coupable. Freud dit que la société doit compter avec cela, ce qui confirme ce qu'il disait dans le chap 5 sur le fait que la culture a finalement eu bien peu de succès pour améliorer l'homme.

Le vrai changement, c'est l'intériorisation du surmoi. C'est là qu'il y a une vraie conscience morale. Là, la peur n'est plus d'être découvert, car le surmoi surveille tout et voit tout à l'intérieur du psychisme. Le moindre de mes désirs honteux, le surmoi le voit et il me dit que ce désir est honteux. Alors, il n'y a plus vraiment de différence entre faire le mal et vouloir le mal, car le surmoi voit que je veux le mal et il me fait me sentir coupable de ça.

Le dernier paragraphe de l'extrait résume la chose : il y a comme un jeu de transvasement entre pulsion d'agression et conscience de culpabilité. Le renoncement à l'agression fait que cette quantité d'agression est prise en charge par le surmoi et retournée contre le moi. Et inversement. Quelqu'un qui décharge toute son agressivité dans la violence brutale, comme des soldats qui massacrent, qui violent, qui pillent, n'a finalement plus aucune conscience morale. Pour eux, il n'y a plus aucun sentiment de culpabilité. Egorger un enfant, c'est comme ouvrir un yaourt.

Au chap. VIII, dernier chap de l'ouvrage, Freud conclut son propos en ouvrant sur le problème du rapport entre histoire et violence. Qu'en est-il du destin de l'espèce humaine, étant donnée la lutte entre Eros et la mort ? Que va-t-il arriver dans l'histoire ? La question est de savoir si la culture et son évolution va réussir à maîtriser la violence qui est causée par la pulsion de mort, qui est penchant à l'agression et à l'auto-anéantissement. Freud demande de se tourner vers l'époque actuelle, c'est-à-dire 1930. Mais il faut se demander si son constat est encore valable aujourd'hui. Le constat est que « les hommes ont porté si loin leur domination des forces de la nature qu'avec leur aide, il leur est facile de s'anéantir mutuellement jusqu'au dernier ». La pulsion de mort a pour conséquence historique la guerre. La pulsion de mort a pour conséquence la domination de la nature. Ce qui est intéressant, c'est que neuf ans avant le déclenchement de la 2^{ème} guerre mondiale, Freud prédit en fait le cataclysme à venir. Intéressant de lire cette idée que la maîtrise des forces de la nature doit permettre l'anéantissement total de l'humanité. Ce n'était pourtant pas évident du tout en 1930. Cette force de la nature qui doit permettre cela, c'est évidemment l'énergie nucléaire, la bombe atomique, mais ça Freud ne pouvait pas le savoir, il le devine simplement, et quinze ans après la parution de ce texte, la bombe tombe sur Hiroshima et Nagasaki.

Freud voit dans l'époque actuelle une humanité malheureuse, car humanité angoissée et inquiète. Le constat qu'il fait est tout aussi valable aujourd'hui. Sans doute l'angoisse de l'apocalypse atomique est derrière nous, depuis la fin de la guerre froide, mais les problèmes écologiques, la question du dérèglement climatique nous plonge dans la même angoisse. Ce dérèglement climatique est le produit de l'exploitation de la nature par l'homme qui est une expression de la pulsion de mort.

Que va-t-il arriver ? Freud n'est pas prophète, il ne fait pas de prédiction, mais il dit que l'Eros, contre la mort, doit faire un effort pour s'affirmer et vaincre Thanatos. Mais en quoi consiste cet effort, et est-ce qu'il va y arriver ? Le texte ne le dit pas. Lui-même dit qu'on ne peut prétendre le succès et l'issue du combat contre la violence.